

Elisabeth Behr-Sigel

Conciliatrice fidèle et moderne

••• **Jerry Ryan**, Winthrop, MA (Etats-Unis)
Ecrivain, employé à l'aquarium de New England

Elisabeth Behr-Sigel, « la grand-mère de l'orthodoxie d'Occident », n'était pas une œcuméniste professionnelle cherchant à résoudre des différences théologiques.¹ L'influence qu'elle exerçait provenait de son ouverture aux autres. Elle était toujours prête à apprendre, à reconnaître en chacun les dons du Saint-Esprit et à s'en réjouir, où qu'ils se manifestent. Cela demande une grande humilité.

Née d'une mère juive et d'un père protestant, Elisabeth avait vingt-quatre ans quand elle se convertit à l'orthodoxie. Elle prit une part active au renouveau théologique qui émergeait alors au cœur de la communauté russe exilée en France, renouveau qui aura une influence importante sur les théologiens de Vatican II. Elle parlait souvent avec une grande admiration des personnalités impressionnantes qui l'entouraient - Marie Skobstova, Lev Gillet, Alexander Schmemmann, John Meyendorff, Nicholas Berdjajev, Serge Bulgakov, Paul Evdokimov... en un mot « l'école de Paris » tout entière. Mais elle restait silencieuse sur son propre rôle, comme si seuls les autres importaient, comme si la seule chose dont elle put être fière était de les avoir connus.

En réalité, ces brillants intellectuels étaient souvent d'une susceptibilité acerbée. Les querelles théologiques et politiques n'étaient pas rares. Des jalousies mesquines, des disputes de juridiction enflammaient les passions parmi ces émigrés, nourrissant toutes sortes de rivalités. Au milieu de tout cela, Elisabeth savait se positionner et défendre ses idées, mais elle le faisait sans blesser personne et elle gardait des amis au sein de tous les groupes en bisbille. Ce qui permettait aux autres d'entendre un point de vue plus équilibré sur leurs disputes. Elisabeth était, de bien des façons, la « colle » toute humble qui réparait la communauté.

Tradition et modernité

Le thème de prédilection d'Elisabeth était la nécessité pour l'orthodoxie de s'ouvrir à la modernité, aux richesses de ses Eglises-sœurs, et de s'enraciner dans la culture locale. L'Eglise orthodoxe en France, par exemple, devait devenir l'Eglise orthodoxe *de* France, et non de Russie, de Grèce, de Serbie ou de Roumanie. Les divisions entre chrétiens étaient à ses yeux un véritable scandale : le dialogue, sur tous les plans, n'était pas pour elle une option, mais une obligation urgente et solennelle.

églises

Il y a un an, décédait paisiblement Elisabeth Behr-Sigel. Trois ans auparavant, elle avait célébré son 95^e anniversaire au couvent des carmélites de St-Elie, en plein cœur de la France. Parmi les invités se trouvaient deux évêques orthodoxes, un évêque grec-catholique, les vicaires généraux de trois diocèses catholiques-romains et plusieurs pasteurs protestants. Une preuve émouvante qu'en elle l'unité des chrétiens, objet de tant de prières, avait été réalisée prophétiquement.

1 • Voir aussi **Thierry Schelling**, « Elisabeth Behr-Sigel. Une vie œcuménique », in *choisir* n° 553, janvier 2006, pp. 13-15 (n.d.l.r.).

églises

Ce qui était si rafraîchissant chez Elisabeth, c'était l'association de son attachement farouche à « l'essentiel de la tradition », et de son intolérance spontanée pour tout point de vue stagnant, pour toute pratique archaïque. A ses yeux, pour avoir voix au chapitre dans le monde contemporain, l'orthodoxie se devait de dialoguer avec ce monde, aimer tout le positif qui s'y trouve, reconnaître ce qui est authentique dans son évolution, et non pas se réfugier dans des traditions stériles ou des coutumes désuètes.

Cependant, à l'encontre de tant d'autres qui essayaient de réinventer le christianisme en rejetant le passé afin de ne pas choquer leurs contemporains, Behr-Sigel cherchait la source du renouveau

dans la grande tradition apostolique dont elle admirait la force et la pureté. Pour elle, cette tradition était vivante, inspirée par le Saint-Esprit ; et donc capable de répondre aux défis de n'importe quelle société, de s'adapter à n'importe quelle culture.

La tradition mystique russe a une vénération profonde pour les « fous en Christ », c'est-à-dire pour ceux que visite l'Esprit lorsqu'il désire rappeler à l'Eglise sa mission essentielle. La fonction de ces « fous en Christ » est de faire exploser nos illusions et nos désillusions, de remettre en question toute prudence ou décence trop humaine. Ils sont chargés de faire échec à notre suffisance, à notre vanité, à nos demi-mesures et à notre piété stérile.

Elisabeth pensait que deux fous de ce genre avaient récemment montré à l'Eglise comment réagir face à la modernité : Mère Marie Skobstova (1897-1945), qui venait d'être canonisée,² et Alexandre Buknarev (1822-1871). Tous deux proposaient une nouvelle forme de vie monastique, sans cloître ni protection, parmi les pauvres et les méprisés, imitant le Christ humble et vulnérable. La prédilection d'Elisabeth pour ces originaux, pour ces inadaptés prophétiques, exprime quelque chose d'intégral, de vital, de nécessaire à la vie de l'Eglise universelle, et qui date des Pères du Désert. La « folie en Christ » ne s'oppose pas aux structures de l'Eglise institutionnelle - bien qu'elle implique une forme supérieure d'obéissance et que, par conséquent, elle ne soit souvent pas reconnue immédiatement comme don de Dieu par les autorités ecclésiastiques. Aux

Elisabeth Behr-Sigel,
à 93 ans



2 • Voir à son sujet **Jerry Ryan**, « Le monastère de la Mère Marie », in *choisir* n° 535-536, juillet-août 2004, pp. 9-13, (n.d.l.r.).

yeux d'Elisabeth, les prophètes humiliés, les fous en Christ donnent voix à la Sagesse de Dieu.

Les femmes dans l'orthodoxie

C'est dans ce même état d'esprit qu'Elisabeth luttera plus tard pour le statut des femmes au sein de l'Eglise orthodoxe. La libération et le respect de la femme sont bien évidemment l'une des tendances les plus positives du monde moderne. Behr-Sigel, au nom des Evangiles et de la tradition la plus authentique des Pères de l'Eglise, défiera l'Eglise orthodoxe de revoir son attitude envers les femmes.

Que les femmes aient été reléguées à une position inférieure chez les orthodoxes est chose plus qu'évidente. Elles n'ont pas le droit de passer les Portes Royales. Jusqu'à très récemment, on refusait la communion aux femmes pendant leurs périodes et, après avoir donné la vie à un enfant, elles étaient considérées impures pendant un mois. Aujourd'hui encore, lorsqu'un mâle est baptisé, on l'emmène en procession autour de l'Eglise et on l'introduit dans le sanctuaire, alors que la procession d'une petite fille est beaucoup plus courte.

Au vu de ce genre de pratiques, on peut facilement se représenter quel type de réaction accompagne la moindre suggestion que les femmes participent au ministère et à la prêtrise... Et pourtant, c'est bien ce qu'Elisabeth Behr-Sigel proposait aux orthodoxes. Interprétant les signes du temps, elle estimait que les droits accordés par la société à la femme, que son accès à tous les rôles étaient des phénomènes culturels que l'Eglise se devait de reconnaître si elle désirait jouer un rôle respectable dans le monde moderne.

Pour Elisabeth, l'orthodoxie devrait aussi prendre au sérieux le fait que les Eglises anglicane et réformées ordonnent des femmes car cela aura de graves implications pour l'avenir de l'œcuménisme. Considérer ces ordinations comme aberrantes compromettrait inévitablement et définitivement la communion eucharistique entre chrétiens. Un problème trop sérieux pour être ignoré a priori. Le Saint-Esprit ne se laissera pas confiner dans nos frontières confessionnelles. Bien que la question de l'ordination des femmes soit posée à l'orthodoxie par des événements extérieurs, la réponse qu'elle y donnera devra provenir de l'intérieur.

Discerner l'essentiel

La façon dont Elisabeth Behr-Sigel présentait ce problème est typique de sa théologie et de sa spiritualité. Au lieu d'attaquer les traditions de l'Eglise, elle soutenait ses arguments en se tournant vers ce qui est le plus fondamental, le plus vénérable dans la tradition, pour discerner l'essentiel de l'accidentel. Le centre même de la spiritualité orthodoxe est la Résurrection, rappelait-elle ; or les témoins principaux de cet événement furent Marie de Magdala, Apôtre des Apôtres, et les femmes porteuses de myrrhe. Elle faisait aussi remarquer que l'anthropologie théologique des Pères de l'Eglise proclame l'égalité absolue de l'homme et de la femme qui, ensemble, réalisent l'image de Dieu.

Dernier argument : la prêtrise royale des baptisés souligne la participation active de tous les fidèles à l'action eucharistique. Au cas où le célébrant serait indigne ou même manquerait de foi, celle de l'assemblée entière transformerait les offrandes.

églises

C'est ainsi qu'Elisabeth présentait son cas, à la lumière la plus pure de la tradition. L'Eglise pratique-t-elle ce qu'elle prêche ? Avec douceur, humblement, la théologienne lui proposait un examen de conscience. Elle lui demandait de considérer tout au moins la possibilité de l'ordination des femmes.

Elle proposait aussi que l'on insuffle une nouvelle vie à l'ordre des diaconesses, un ordre qui existait autrefois dans l'Eglise orientale. Ces diaconesses s'occupaient spécialement des femmes ; leur fonction était principalement philanthropique et catéchétique. Un diaconat moderne pourrait permettre aux femmes une participation réelle au ministère pastoral, participation qui serait sanctionnée et sanctifiée par l'Eglise.

Behr-Sigel n'est jamais tombée dans la rhétorique agressive et simpliste de tant de féministes. Elle rejetait l'idée que les femmes sont unilatéralement victimes et les hommes unilatéralement coupables (une inversion grossière de l'ancienne théologie opposant Adam à Eve). Elle n'acceptait pas le cliché que l'Eglise, après des débuts charismatiques, était devenue une simple institution organisée *par* des hommes et *pour* les hommes, comme si l'Esprit saint l'avait abandonnée.

Quel fut le résultat de tous ces efforts ? Il est encourageant, même s'il n'est pas spectaculaire. L'Eglise catholique a récemment cessé toute discussion autour de l'ordination des femmes, mais l'orthodoxie y est toujours ouverte. Le message d'Elisabeth Behr-Sigel trouve si évidemment sa source dans son amour de la vérité, dans son amour pour l'Eglise, qu'il est difficile à rejeter ! De plus, sa réputation est impeccable.

Plusieurs évêques ont pris position à ses côtés. L'Eglise apostolique arménienne, bien qu'elle ne soit pas en communion avec l'orthodoxie, vient discrètement de

réinstaurer le diaconat féminin. Ces résultats peuvent sembler bien modestes à ceux qui attendent impatiemment un changement radical. Et pourtant, l'influence croissante d'Elisabeth Behr-Sigel en dépit du conservatisme orthodoxe est tout à fait remarquable.

Une fin chrétienne

Elisabeth Behr-Sigel s'est littéralement endormie dans le Seigneur le 26 novembre 2005. Elle est morte dans son lit alors qu'elle lisait. Elle avait 98 ans. Alerte jusqu'au dernier moment, elle était restée curieuse et active bien que « très fatiguée ». L'une des suppliques parmi les litanies si fréquentes dans la liturgie byzantine prie pour « une fin chrétienne à notre vie, sans reproche, sans douleur, en paix ; dans l'espoir d'être justifié auprès du tribunal redoutable du Christ ». Il semble que cette requête ait été exaucée pour Elisabeth.

Elisabeth Behr-Sigel vécut et agit dans un contexte orthodoxe, mais sa perspective et son témoignage personnel proclament leur message à l'Eglise universelle. Sa vie et ses écrits sont sources vivantes de paix, de sagesse et d'équilibre. Comme le scribe de l'Evangile, grâce à son expérience du Royaume, elle a su proposer de l'ancien et du nouveau. Espérons que les générations futures sauront reconnaître en elle l'une des grandes personnalités de notre époque.

J. R.